

rit, toujours en peur et en crainte que l'on les desrobe, engagent a tous propos et l'âme et le corps, accumulant argent sur argent et or sur or, sans sçavoir à qui ils appartiendront apres leur decez, souvent à leurs ennemis, ou à ceux qui, en contant leurs richesses, se moqueront d'eux, se riant et blasmant leur mechaniqueté¹, ennemis de toutes compagnies, solitaires, melancoliques, cachez, hays des hommes, des anges.

1. Industrie.

TRÉSOR LITTÉRAIRE.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

TABLE

DES NOMS D'AUTEURS PAR ORDRE DE CITATIONS.

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

- | | |
|---|-------------------------------|
| 1. Arnauld. | 33. Malherbe. |
| 2. Arnaud d'Andilly. | 34. L'abbé de Marolles. |
| 3. Balzac. | 35. Maucroix. |
| 4. Bassompierre. | 36. Le chevalier de Méré. |
| 5. Bayle. | 37. Mezeray. |
| 6. Boileau. | 38. Robert Miron. |
| 7. Bossuet. | 39. Molière. |
| 8. Bourdaloue. | 40. Mme de Motteville. |
| 9. Brueys. | 41. Gabriel Naudé. |
| 10. Bussy-Rabutin. | 42. Nicole. |
| 11. Chapelain. | 43. Pascal. |
| 12. L'abbé de Choisy. | 44. Guy Patin. |
| 13. Pierre Corneille. | 45. Patru. |
| 14. Cyrano de Bergerac. | 46. Charles Perrault. |
| 15. René Descartes. | 47. Nicolas Poussin. |
| 16. Dufresny. | 48. Jean Racine. |
| 17. Le P. Dutertre. | 49. L'abbé de Rancé. |
| 18. Duvergier de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. | 50. Regnard. |
| 19. Fénelon. | 51. Le cardinal de Retz. |
| 20. Fléchier. | 52. Le cardinal de Richelieu. |
| 21. Saint François de Sales. | 53. Henri de Rohan. |
| 22. Furetière. | 54. Saint-Évremond. |
| 23. Hamilton. | 55. Saint-Réal. |
| 24. Hamon. | 56. Sarrazin. |
| 25. La Bruyère. | 57. Scarron. |
| 26. La Fontaine. | 58. Mlle de Scudéry. |
| 27. La Rochefoucault. | 59. Mme de Sévigné. |
| 28. Antoine Lemaître. | 60. Honoré d'Urfé. |
| 29. Le P. Lemoine. | 61. Vauban. |
| 30. Louis XIV. | 62. Vaugelas. |
| 31. Mme de Maintenon. | 63. Vertot. |
| 32. Malebranche. | 64. De Viau (Théophile). |
| | 65. Voiture. |

ARNAULD.

LES CHRÉTIENS PERSÉCUTÉS.

Mon Dieu, j'adore vos voies de miséricorde sur les uns et de justice sur les autres. J'adore l'infinie variété de vos ordres toujours justes, toujours saints dans le gouvernement de vos créatures et anciennes et nouvelles, c'est-à-dire, du monde et de l'Église.

Ce seroit avoir peu de foi dans vos promesses que d'être touché de ce qui se passe dans ces jours de nuages et d'obscurité, comme vous appelez dans votre Écriture ces temps de troubles et de tempêtes, où il semble que vous abandonniez l'innocence à la fureur des méchants, et que vous preniez plaisir à laisser triompher le vice, l'injustice et la violence. Que peuvent-ils faire, après tout, à ceux qui ne mettent leur confiance qu'en vous, et qui n'ont d'amour que pour les biens éternels?

Ils surprennent les princes et leur font prendre pour leurs ennemis leurs plus fidèles serviteurs. Mais le cœur des rois est entre vos mains, et vous pouvez en un moment le changer.... Que s'il ne vous plaît pas de dissiper encore ces nuages, ne doit-il pas suffire à vos serviteurs que le fond de leur cœur vous soit connu?...

Cependant on les proscriera, on les bannira, on les privera de la liberté. Un chrétien, à qui toute la terre est un lieu d'exil et une prison, peut-il être fort en peine du changement de son cachot? On vous trouve partout, mon Dieu! au milieu des fers on est plus libre que les rois mêmes, quand on vous possède. Il n'y a de prison à craindre que celle d'une âme que ses vices et ses passions tiennent resserrée et empêchent de jouir de la liberté des enfants de Dieu...

Mais on pourra bien mourir des fatigues et des travaux qui ac-

compagnent une vie errante ! l'évitera-t-on quand on seroit le plus à son aise ? Un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'est-ce que cela quand on le compare à l'éternité ? Vous avez compté nos jours : on n'est entré dans ce monde que quand vous l'avez voulu, et on n'en sort que quand il vous plaît. Les maux de ce monde effrayent quand on les regarde de loin ; on s'y fait quand on y est, et votre grâce rend tout supportable, outre qu'ils sont toujours moindres que ce que nous méritons pour nos péchés. Vous nous avez appris par votre apôtre, que tous ceux qui vous servent doivent être disposés à dire comme lui : je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abondance. Ayant éprouvé de tout, je suis fait à tout, au bon traitement et à la faim, à l'abondance et à l'indigence. Je puis tout en celui qui me fortifie.

Mais combien est-on encore éloigné de l'état de ceux dont ce même apôtre dit qu'ils étoient abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'étoit pas digne, errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre !

Nous n'avons donc, Seigneur, qu'à reconnoître votre bonté, qui avez la condescendance de traiter en faibles ceux que vous connoissez n'avoir pas encore beaucoup de force. Vous accomplissez en leur faveur les promesses de votre Évangile, et vous leur faites trouver, en la place de ce qu'ils ont pu quitter pour l'amour de vous, des pères, des mères, des frères, des sœurs, à qui vous inspirez une charité si tendre envers ceux qu'ils regardent comme souffrant quelque chose pour la vérité, et une si grande application à suppléer à tous leurs besoins, que, par une bonté toute singulière, vous changez les croix mêmes que vous leur imposez en douceur et en consolation. Mais ils espèrent de votre miséricorde que si vous les préparez à de plus rudes épreuves, vous leur donnerez aussi plus de grâce et une plus grande abondance de votre esprit, pour les leur faire supporter en vrais chrétiens.... Je suis donc prêt, mon Dieu, de vous suivre partout où il vous plaira de me mener ; et quand je marcherois parmi les ombres de la mort, je ne craindrai rien, tant que vous me tiendrez par la main. C'est dans cette espérance que je me reposerai....

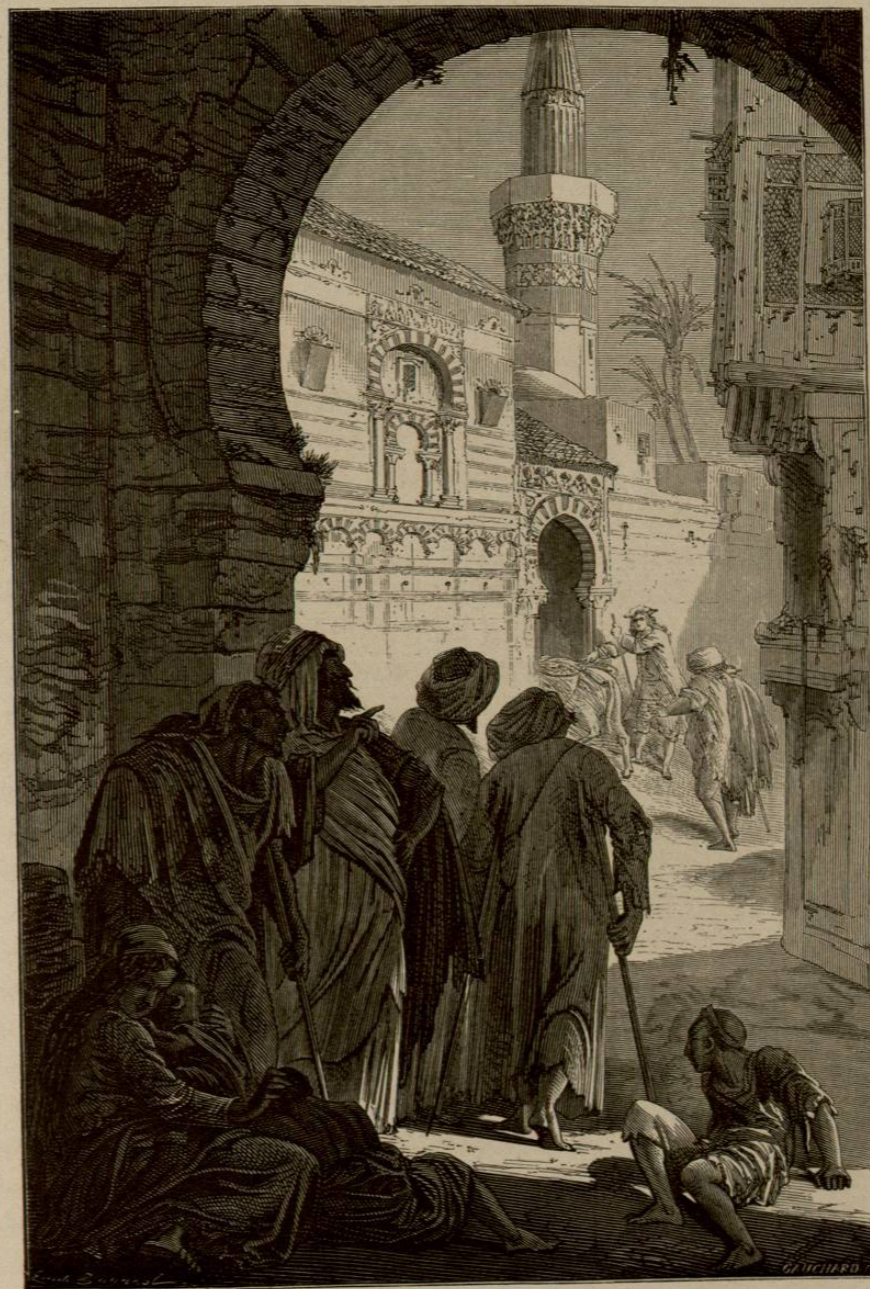


Le pain du pauvre (ARNAUD D'ARMELEY).

comparaison qui vie errante ! l'évitera-t-on quand on seroit le plus à son aise ? Un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'est-ce que cela quand on le compare à l'éternité ? Vous avez compté nos jours : on n'est autre dans ce monde que quand vous l'avez voulu, et on n'en est que quand il vous plaît. Les maux de ce monde effrayent mortel ou les crainte de loin ; on s'y fait quand on y est, et votre santé rend tout supportable, outre qu'ils sont toujours moindres que ce que nous méritons pour nos péchés. Vous nous avez appris par votre exemple, que tous ceux qui vous servent doivent être disposés à dire comme lui : je sais vivre pauvrement, je sais vivre dans l'abondance. Ayant éprouvé de tout, je suis fait à tout, au bon traitement et à la faim, à l'abondance et à l'indigence. Je puis tout en cela qui me fortifie.

Mais combien est-on encore éloigné de l'état de ceux dont ce même apôtre dit qu'ils étoient abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'étoit pas digne, errant dans les déserts et dans les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre !

Vous n'avez donc, Seigneur, qu'à reconnoître votre bonté, qui est la conséquence de traiter au faibles ceux que vous condescendez à servir, encore beaucoup de force. Vous accomplissez ce que vous avez promis de votre Évangile, et vous leur faites traverser, au lieu de ce qu'ils ont pu quitter pour l'amour de vous, des pères, des mères, des frères, des sœurs, à qui vous inspirez une charité si noble envers ceux qu'ils regardent comme des hommes, et une si grande application à les servir, que, par une bonté toute singulière, vous leur imposez des lois si douces et si raisonnables, qu'ils s'espèrent de votre miséricorde que si vous les persécutez, et si vous les opprimez, vous leur donnerez aussi plus de gloire, et une plus grande abondance de votre esprit, pour les leur faire surpasser de tous côtés. Je suis donc prêt, mon Dieu, de vous mener partout où il vous plaira de me mener ; et quand il deviendra parvenu les portes de la mort, je ne craindrai rien, tant que vous me ferez voir la vie. C'est dans cette espérance que je me repose.



Le pain du pauvre (ARNAUD D'ANDILLY).

ARNAUD D'ANDILLY.

LE PAIN DU PAUVRE.

Étant en Afrique, et demeurant chez un receveur des droits de l'empereur, extrêmement riche et qui n'avoit aucune compassion des affligés, il arriva, durant l'hiver, que plusieurs pauvres s'étant mis au soleil pour se chauffer, ils commencèrent à dire du bien des maisons où on leur donnoit l'aumône, et à prier Dieu pour tous ceux qui leur faisoient charité, et, au contraire, à blâmer l'avarice de ceux qui ne leur donnoient rien ; entre lesquels quelqu'un d'entre eux ayant nommé cet officier que je servois, ils s'entredemandèrent tous, les uns aux autres, s'il leur avoit fait quelque charité, et il ne s'en trouva pas un seul qui en eût jamais reçu la moindre aumône. Sur quoi il y en eut un qui dit : « Que me donnerez-vous si je peux tirer aujourd'hui quelque chose de lui ? » Ils demeurèrent d'accord de leur gageure, et aussitôt il s'alla mettre auprès de la porte de l'officier pour attendre son retour en sa maison. Dieu permit qu'il rentrât chez lui en même temps qu'une bête chargée de pain pour sa provision revenoit de chez le boulanger, et il fut tellement en colère des importunités violentes que lui faisoit ce pauvre, que, ne trouvant point de pierre, il prit un de ces pains et le lui jeta à la tête. Le pauvre le ramassa, et l'alla montrer à ses compagnons, pour leur faire voir qu'il avoit reçu quelque chose de sa main. — Deux jours après, ce receveur tomba malade d'une maladie mortelle, et vit, en songe, qu'on lui demandoit compte de toutes ses actions, et qu'elles étoient toutes pesées dans une balance ; qu'il avoit devant lui, d'un côté, une troupe de Maures extrêmement hideux, et, de l'autre, une troupe de personnes vêtues de blanc dont le regard étoit terrible, et que ces derniers, ne pouvant trou-

ver aucune bonne action qu'il eût faite, pour mettre de l'autre côté de la balance, dans laquelle ces Maures avoient rassemblé toutes ses mauvaises, ils étoient pleins de douleur et de tristesse, et se disoient l'un à l'autre, avec un déplaisir très sensible : « Ne trouverons-nous donc quoi que ce puisse être qu'il ait jamais fait de bon? » Enfin, il y en eut un qui dit : « Je ne vois rien, si ce n'est un pain qu'il donna il y a deux jours à Jésus-Christ, mais contre son gré. » Ils mirent aussitôt ce pain dans la balance, qui fit qu'elle pesa moins de l'autre côté; puis ils dirent au receveur : « Ajoute à ce pain, car autrement tu ne saurois échapper des mains de ces Maures. » Alors, connoissant que cette vision ne lui présentait rien que de très véritable, parce qu'il voyait ces Maures rassembler et mettre dans la balance toutes les fautes qu'il avoit faites depuis sa jeunesse et qu'il avoit oubliées lui-même, il se mit à pleurer et dit : « Hélas! si un pain que j'ai jeté de colère m'a été si avantageux, de combien de maux se délivre celui qui donne avec simplicité de cœur ses biens aux pauvres? » Et, depuis ce jour, il se conduisit de telle sorte et devint si grand aumônier et si charitable, qu'il n'épargna pas même son propre corps.

LOUIS GUEZ DE BALZAC.

LA GLOIRE.

Tous les temps ont eu leurs défauts et leurs maladies : mais il faut avouer qu'il y a des maladies plus sales les unes que les autres. Celle de notre siècle est de ces sales et de ces vilaines. Quand le monde estoit jeune, il estoit sain, temeraire et ambitieux. A cette heure qu'il penche sur sa fin, il s'est fait avare au dernier degré, et a tous les autres vices de la vieillesse....

Il est certain que l'ambition mesme d'aujourd'hui ne travaille plus que pour l'avarice. Elle s'esleve, ou s'abaisse, selon qu'il y a plus ou moins à gagner; et celle qui se proposoit autrefois pour fin les applaudissements du peuple, l'estime du prince, et le tesmoignage de la renommée, n'a maintenant devant les yeux que l'argent du roy, le profit d'une charge, et les deniers revenans bons de la guerre.

Si c'est estre fin que de vivre de la sorte, il y avoit bien de la simplicité en ces premiers hommes, qui sont les ornemens et les lumières de tous les siècles, en vos ancestres, Madame, avant que la succession d'Attalus leur fust escheuë, et que les richesses de l'Asie les eussent gastez. En ce temps-là, la récompense des services rendus au public n'estoit autre que la simple satisfaction d'avoir servy le public gratuitement. C'estoient des gueux adores des souverains et des peuples que les consuls et les dictateurs de ce temps-là. Leur pauvreté fait tout ensemble envie et pitié dans la première décade de Tite Live. Ces pauvres consuls, après avoir acquis à la république plusieurs villes et plusieurs provinces; après luy avoir envoyé des flottes chargées de la despoille de ses ennemis, ne laissoient pas en mourant de quoy payer le mariage d'une fille, ny faire les frais de leurs funérailles.

Ils entreprenoient les fameuses actions dont encore la memoire nous estonne. Ils venoient à bout de choses apparemment impossibles, et dont la seule proposition feroit peur à la pluspart des princes de nostre siècle : ils devenoient vieux dans les armées, et cherchoient par une infinité de combats l'occasion d'une bataille, et par mille perils un plus grand peril. Mais pourquoy, à vostre advis, tant de perils et tant de combats? Vous plaist-il, Madame, que je vous le die? c'estoit pour obtenir le triomphe; pour voir une de leurs statuës en public; pour avoir un nouveau nom. Et ce triomphe n'estoit que la beauté d'une journée; et cette statuë ne leur servoit pas plus qu'un meuble inutile; et ce nom n'adjoustoit à leur fortune que trois ou quatre syllabes.

D'un pareil present ont esté recompensés les Illyriques, les Macedoniques, les Numantins, les Achaïques, les Africains, les Asiatiques; et pour cela ils ont donné de bon cœur à la république les peines et les sueurs de plusieurs années. Un petit mot leur a cousté une partie de leur sang, tout leur courage et tout leur esprit; et si vous les en voulez croire, il ne leur a pas cousté ce qu'il vaut; ils ont plus estimé cette vaine et imaginaire acquisition que la veritable conquête qu'ils venoient de faire.

Or de dire maintenant, Madame, qu'ils manquassent de jugement en la conduite de leur vie, et qu'ils n'eussent pas assez de connoissance des choses, pour sçavoir aussi bien que nous celles qu'il faut negliger, et celles qui doivent être estimées, la vertu n'a pas encore si peu de credit parmy ses ennemis, qu'il y ait personne qui ose proferer un si mauvais mot. Mais c'est veritablement que leurs pensées estoient moins terrestres que les nostres; c'est qu'ils mettoient le souverain bien en un lieu plus haut que nous ne faisons, et qu'ils avoient un autre goust que nous de l'honneur. C'est qu'ils croyoient que la gloire estoit l'unique salaire que les dieux et les gens de bien devoient attendre de la reconnoissance des hommes.... Autrefois on vendoit et on achetoit les personnes qui n'estoient pas libres : le travail des mercenaires coustoit cher; la volupté n'estoit point à bon marché, et les arts faisoient riches ceux qui les sçavoient. Tout produisoit, comme vous voyez, et rapportoit du fruit et de l'avantage; mais la souveraine vertu, jouissant d'elle-même au dedans, et ne rendant que de l'esclat au dehors, estoit remarquable

par une illustre et glorieuse stérilité. Il n'y avoit rien, Madame, d'assez grand au monde, pour estre le prix des services rendus à la patrie; si bien que ne pouvant pas les reconnoistre, elle se contentoit de les honorer, et au lieu de payer les gens de bien, elle leur demeuroit obligée.

Et en conscience n'étoit-ce pas un trop digne payement pour qui que ce soit, de pouvoir dire en soy-même : le peuple romain est mon débiteur; ma victoire est une des festes de Rome. Je n'ay point perdu les avances que j'ay faites; la patrie me paye de la mesme sorte dont elle s'acquitte de ce qu'elle doit aux dieux immortels!